

SYLVIA PLATH A Fragmentary Girl

L'œuvre entière de Sylvia Plath évoque une vie enfermée dans cette Amérique des années cinquante où il était si dur, pour une femme, d'exprimer sa révolte et sa détresse.

par Gérard de Cortanze

Que nous reste-t-il de Sylvia Plath ? Un *Journal*, des lettres, des recueils de poèmes et de nouvelles, un roman unique, *La Cloche de détresse*, le seul, à ses yeux, à pouvoir lui apporter la liberté dont elle se disait dépourvue.

Pourquoi cette « croyance » ? Parce que le romancier a la maîtrise totale du temps, donc de sa vie. Parce qu'il démultiplie les histoires, force les légendes, surveille, refuse, fige la réalité dans de la fiction. On connaît le film dans lequel joue Sylvia Plath. Mais revoyons-le, à l'infini ; il est le centre de son œuvre, le cœur palpitant, enchevêtrement, illusion sans cesse répétée. Naissance en 1932, dans le Massachusetts, famille d'origine austro-allemande, études brillantes à Cambridge, en Angleterre. En 1940 : mort du père. En 1953 : tentative de suicide, séjours en asiles psychiatriques. 1956 : mariage avec Ted Hughes, le grand poète anglais. Deux enfants : Frieda, en 1960, et Nicholas, en 1962. Puis elle apprend que son mari fréquente une autre femme. Séparation, achat de la maison de Yeats où elle vit avec ses enfants. Quelques mois plus tard, 11 février 1963, elle se donne la mort dans la cuisine de la « Yeats's House ».

D'où vient l'écriture ? De la mort du père, Otto. Hôpital, diabète, gangrène, amputation, embolie. Sylvia a huit ans. La dernière image du père n'est pas liée à l'hôpital, où il n'a jamais voulu qu'elle le voie, mais d'avant son départ de la maison familiale. Le père, malade, dans sa chambre. Elle l'appelle, l'implore. Pas de réponse. « Il n'entendait pas, replié comme il l'était tout au fond de lui-même. Perdue et trahie, elle se détourna lentement et quitta la pièce », écrit Sylvia Plath dans *Carnets intimes*. D'où vient l'écriture ? De l'angoisse de ne pas être reconnue, de ne pas trouver comment dire ce qu'on a à dire : « J'ai la vision des poèmes que je devrais écrire, mais n'écris pas. Quand viendront-ils ? »

Le temps est une vague colossale, une marée qui submerge et qui noie, et les souvenirs vivent si mal dans cette mémoire blessée. Sylvie Doizelet, remar-

quable exégète de l'œuvre de Sylvia Plath en France, le dit avec justesse : « Un deuil interminable, une mort indéfiniment recréée : ce père décédé à l'hôpital, elle l'immortalise comme un noyé ». Tout vient de là. Ou encore : « I am lame in the memory ». Mais oui, Sylvia Plath est une infirme de la mémoire, a une boiterie dans la mémoire, un souvenir bancal, une mémoire mutilée. Elle est ce qu'elle appelle elle-même « a fragmentary girl ». Et dans ce monde du fragment, on ne peut compter sur rien ni sur personne. Ni sur Dieu, ni sur le ciel qui est vide, ni sur les psychiatres ni sur les analystes, ni sur l'émotion qui ne fait que submerger la vie, ni sur les litanies angoissantes de l'écriture, ni sur ce monde qu'il faudrait répertorier et qui refuse obstinément l'inventaire. Tout se dérobo, tout glisse.

Apparaît alors une autre réalité derrière celle qu'on fuit. Elle est parfois trompeuse, fantomatique, peut conduire à l'impuissance de vivre mais aussi à l'écriture. Sylvia Plath a écrit ses premiers poèmes vers huit ans, et bien que paralysée à l'idée d'écrire un roman, elle finira donc par se plonger dans ce roman unique, *The Bell Jar*, que la mère présente comme « la plus vile ingratitude » et qui n'est rien d'autre, en somme, que la seule parade trouvée par Sylvia Plath à son mal d'écrire sa vie : « Ce que j'ai fait, c'est ramasser ensemble des événements de ma propre vie, ajouter de la fiction pour donner de la couleur... Cela donne une vraie soupe, mais je pense que cela indiquera combien une personne solitaire peut souffrir quand elle fait une dépression nerveuse. » Le mot est lâché, « dépression nerveuse », et beaucoup ne verront dans ce texte qu'une pièce supplémentaire à verser au dossier des documents inclassables, témoignage pathologique, anormal, description clinique d'une dépression vécue du dedans et qui s'achèvera par un suicide raté. Et la littérature dans tout cela ? Elle est partout, au même titre qu'elle sous-tendait le projet de *Aurélia* de Nerval ou du *Horla* de Maupassant, ou les textes d'Artaud, d'Anna Ka-

La Cloche de détresse
Sylvia Plath.

Traduit de l'anglais
par Michel Persitz.
Ed. Gallimard, 1987.



“J'ai la vision des poèmes que je devrais écrire, mais n'écris pas. Quand viendront-ils ?”
(*Carnets intimes*, Sylvia Plath)



DESSIN CHLOÉ POIZAT

van, de Kathy Acker. La littérature comme ultime rempart au vide et au suicide. Voici la première phrase, extraordinaire, du livre : « C'était un été étrange et étouffant. L'été où ils ont électrocuté les Rosenberg. Je ne savais pas ce que je venais faire à New York. Je deviens idiot quand il y a des exécutions. »

L'œuvre entière de Sylvia Plath est semée d'indices pour décrire cette vie enfermée dans cette Amérique des années cinquante où il était si dur, quand on était une femme, d'exprimer sa révolte, sa détresse. « Je ne bouge pas./ Le gel crée la fleur./ La rose crée l'étoile./ Et le glas/ Et le glas./ Quelqu'un est condamné », lit-on dans *Ariel*, recueil fondateur de la poésie de Sylvia Plath. Et encore ceci, dans *Arbres d'hiver* : « Tu dis que je devrais noyer les chats. Ils puent !/ Tu dis que je devrais noyer ma fille./ Si elle est folle à deux ans, elle ira s'égorger à dix. » Sylvia Plath n'a cessé d'écrire. Voyons du côté des textes en prose : environ soixante-dix nouvelles, la plupart publiées de façon posthume. Et beaucoup de fragments, d'ébauches, de carnets, beaucoup refusés par les éditeurs, beaucoup rejetés, d'où son profond désespoir. Comment écrire sans reconnaissance, puisqu'écrire c'est chercher de la reconnaissance ?

Ted Hughes disait de Sylvia Plath qu'elle possédait un regard qui n'était pas sans rappeler celui des peintres de natures mortes. Oui et non. La nature morte, ou comme on l'appelle aussi la « nature inanimée » est, au sens strict du terme, un genre pic-

tural qui s'attache à représenter divers objets ou êtres *inanimés*. Comme on dit aussi qu'il existe des peintres de marines, de tableaux officiels, voire de « conversations », Sylvia Plath est un peintre des « prémices ». Elle répète sans cesse le même geste désespéré : écrire, décrire le conflit étrange existant entre ce que l'on attend d'elle et ce que finalement elle donne. N'est-ce pas le sens avoué du *Jour où Mr Prescott est mort*, et plus encore de son fameux *Journal* ? Le *Journal* est un genre littéraire qui n'en est pas un. Quelle curieuse entreprise, fragile, brisée, écartelée, expression de la rupture et de la disjonction. Quel condensé de haine et de jalousie, rhapsodie insupportable et touchante, dans son exigence de pureté dans sa volonté de mettre la langue à vif, de parler un idiome pur. Finalement de dénouer le nœud psychique qui étouffe, qui empêche de créer. « De moi à moi, je griffe comme un chat », écrit Sylvia Plath. Dans son combat autobiographique, le journal révèle le paradoxe fondamental qui conduisit Sylvia Plath au suicide : son extraordinaire « non-désir » de mort. Un dernier mot. Les éditions Gallimard viennent de publier *Birthday letters*, lettres-poèmes que Ted Hughes adressa à sa femme, disparue trente-cinq ans auparavant. Elles éclairent d'un jour nouveau la vie et la mort de Sylvia Plath, écrivain vulnérable, survivant : « Qu'y a-t-il de plus merveilleux par une nuit pareille que d'être vierge et jeune, pure, neuve ?... (être violée). » □